Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 65 (1920)
Heft: 3

Artikel: La genèse de la bataille de la Marne
Autor: H.P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-340306

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVe Année | N° 3 | Mars 1920

La genèse de la bataille de la Marne [1].

Les adversaires du généralissime de 1914 ne désarment pas. Coup sur coup apparaissent des ouvrages, les uns modérés — c'est le cas de la *Genèse de la bataille de la Marne*, — les autres plus violents, véritables réquisitoires, qui tous tendent à incriminer le haut commandement. Ils lui reprochent beaucoup de choses : la désorganisation déjà en temps de paix du système fortifié, la concentration initiale, les offensives du début, l'abandon du territoire après la bataille des frontières; enfin, à les lire, le mérite du rétablissement de la Marne ne serait pas l'œuvre du général Joffre.

Ce sont là de bien graves accusations et pour faire admettre une impéritie aussi complète il faudrait d'autres preuves et d'autres arguments que ceux, toujours les mêmes et reproduits d'un ouvrage à l'autre, qu'on nous apporte.

Si cette discussion revêtait un caractère moins passionné et plus objectif, on ne saurait que se féliciter de la voir surgir car elle apporterait une contribution non négligeable à l'histoire de la guerre ; mais, telle qu'elle est, elle perd beaucoup de sa valeur.

Si quelques-uns de ces reproches concernant telle ou telle opération peuvent paraître fondés, c'est que la dite opération n'a pas réussi ; cela ne veut pas dire nécessairement que la conception qui y a présidé ait été fausse. Il me semble qu'on ne tient pas toujours compte de la donnée du problème tel qu'il se présentait à un moment où on ne pouvait pas voir dans le jeu de l'adversaire comme c'est le cas aujourd'hui, après coup. On ne se préoccupe que de ce qui est arrivé sans tenir

[1] Ouvrage du Général H. Le Gros. Payot. & Cie, Paris.

compte de ce qui aurait tout aussi bien pu arriver. La concentration, affirme-t-on, n'a pas paré à la menace d'invasion par la Belgique. C'est bien, mais qu'aurait-on dit si cette invasion se fût faite par la Suisse ou si le gros effort allemand se fût porté sur Verdun ou sur la Moselle ? L'invasion par la Belgique était certaine, répondra-t-on, les Allemands ne s'en cachaient pas. Mais c'est précisément parce que les Allemands mettaient si peu de soin à masquer leur menace qu'on était en droit d'y voir un piège. En tout état de cause, il paraît excessif de faire un reproche au haut commandement de n'avoir pas cru d'emblée à une extension de l'aile droite allemande au nord de la Meuse.

* * *

L'entrée en ligne, dès les premiers jours, de la 4e armée, la plus nombreuse et qui originairement devait être maintenue en arrière parce qu'elle était destinée à la manœvre, priva la concentration de la profondeur nécessaire, mais les Allemands, eux aussi, adoptèrent le système du cordon.

En ce qui concerne les offensives du début, il faudrait pour en juger, posséder tous les éléments de discussion, ce qui n'est pas le cas. Il est évident qu'en juillet 1914 on eût bien fait de s'inspirer des idées que le maréchal Foch vient d'exprimer tout dernièrement par ces paroles qui, à elles seules, font comprendre les revers du commencement de la campagne. « C'est ainsi qu'après une longue politique de paix et de simple défense, il est difficile à l'armée de ce pays d'entrer en action par l'offensive. Le gouvernement de cette politique ne l'a pas dotée des moyens formidables, indispensables cependant à toute attaque. Pour des raisons analogues, les armées seules capables de débuter par de larges offensives de style napoléonien, sont celles des gouvernements atteints d'impérialisme, avides de conquêtes, à politique agressive. »

L'offensive d'Alsace ne paraît guère défendable, mais sait-on la part que la politique y a eue ? Souvenons-nous seulement que le haut commandement ne semble pas toujours avoir été seul à donner son avis. Ainsi l'ordre si naïvement bon enfant de retirer les troupes à 10 kilomètres de la frontière,

avant le début des hostilités, n'a certainement jamais germé dans le cerveau d'un militaire.

L'offensive entre Vosges et Moselle présentait certes peu de chances de succès, était-elle infailliblement vouée à un échec complet comme on le prétend ? Je ne sais si on peut l'affirmer d'une façon positive. Celle des Ardennes a échoué piteusement, mais n'y a-t-il pas eu de graves fautes d'exécution ? Stratégiquement du reste l'idée de surprendre les Allemands en flagrant délit de manœuvre par la Belgique et de chercher à couper leurs armées en deux tronçons, pour quelque présomptueuse qu'elle se soit révélée, pouvait se justifier.

En un mot, il semble qu'en attendant de plus complètes informations, une certaine réserve de jugement s'impose. Des fautes ont évidemment été commises et le haut commandement n'a jamais prétendu, qu'on sache, à l'infaillibilité ; du reste, à la guerre, pour obtenir la victoire, il suffit de commettre moins de fautes que son adversaire. Or, on ne saurait nier que le généralissime français a un bilan moins chargé que le général de Moltke.

Pour en revenir à l'ouvrage du général Le Gros, que j'ai un peu oublié, je dois dire que sans être tendre pour le général Joffre, il est surtout bienveillant pour le général Galliéni. On ne saurait lui en faire un reproche. Il est juste que la grande figure du défenseur de Paris apparaisse aux yeux de tous éclairée de la gloire incontestable qui lui revient. La *Genèse de la bataille de la Marne* ne rentre du reste pas dans la catégorie des livres passionnés dont j'ai parlé plus haut. Ecrit dans un langage modéré et fort clair, il ne manque pas d'intérêt et si on ne peut en admettre toutes les thèses, on est forcé de les examiner et d'en peser la valeur. Pour le général Le Gros, sans Galliéni il n'y aurait pas eu de bataille de la Marne ; le général Joffre, décidé à mettre son armée à l'abri, n'aurait pas songé à reprendre l'offensive avant qu'un grand succès russe ne soit venu améliorer la situation générale. L'intervention de Galliéni aurait tout sauvé. En un mot, le rétablissement de la Marne ne serait fait malgré Joffre.

Pour soutenir une thèse aussi intransigeante, il faut oublier totalement et les instructions parues au lendemain de Charleroi

et la constitution de l'armée de manœuvre destinée à opérer sur le flanc droit ennemi, et le renforcement opportun de cette armée ainsi que la création de la 9e. C'est beaucoup de choses oubliées, choses qui toutes indiquent nettement une idée de reprise d'offensive et grâce auxquelles l'offensive put en effet être reprise. Si elle a été reprise non au moment où Joffre l'avait escompté, mais à celui où Galliéni, sur place et nécessairement mieux renseigné sur la marche de von Kluck, entrevit d'un coup d'œil de vrai chef l'occasion qui s'offrait, cela n'enlève rien, me semble-t-il, à la justesse de la conception de manœuvre du généralissime. Mais ce dernier aurait manifesté quelque répugnance à adopter les propositions de Galliéni.

Encore là, rien que de très naturel. Le général Joffre auquel on reproche aussi d'avoir exagéré la longueur de la retraite, avait pu précisément constater quelques jours plus tôt, sur la Somme, que le fruit n'était pas mûr. Il fallait gagner encore et du temps et de l'espace.

Dans ces conditions, on comprend qu'il n'ait pas été pressé de renouveler l'expérience sans s'être assuré d'avoir plus d'atouts dans son jeu. Seul, du reste, il pouvait savoir quand ses armées seraient reconstituées et soudées entre elles, seul il connaissait leurs états, leur situation, leur moral et sans doute s'il hésita quelque peu à reprendre plus tôt qu'il ne l'avait compté l'offensive qu'on lui proposait, c'est qu'il s'agissait là d'une décision qui pèserait sur toute la campagne et qu'on ne pouvait prendre sans en mesurer toutes les conséquences. Galliéni était dans son rôle en insistant, Joffre était dans le sien en réservant pendant quelques heures sa décision.

D'après le général Le Gros, les choses se seraient passées ainsi : Le 3, les rapports d'aviation signalent l'infléchissement des colonnes allemandes au Sud-Est. Le général Galliéni porte ce renseignement si important à la connaissance de ses sous-ordres et rend compte à son chef par téléphone (l'heure n'est pas indiquée). Il attire l'attention du Grand-Quartier-Général sur la convenance qu'il y a de porter la 6e armée vers l'Est par la rive nord de la Marne. Cette communication téléphonique serait restée sans réponse. Le lendemain, 4 septembre, le gouverneur de Paris se rend aux avant-postes et peut

observer lui-même les colonnes allemandes en marche vers le Sud-Est. Aucun doute n'était plus permis et le général Galliéni, faisant preuve d'une fort louable initiative, prend de lui-même les mesures nécessaires en donnant à 9 heures un ordre préparatoire enjoignant à la 6e armée d'avoir à se tenir prête à marcher dès l'après-midi et à entamer le lendemain 5 septembre un mouvement dans l'est du camp retranché. Puis il s'emploie à convaincre le généralissime de la nécessité qu'il y avait d'arrêter le mouvement de retraite générale. Dans cette journée du 4 il aurait eu trois conversations téléphoniques avec le G.-Q.-G. La troisième aurait abouti si bien qu'avant d'avoir reçu l'ordre général du 4 septembre, daté de 18 heures et arrivé à Paris à minuit, Galliéni avait rédigé le sien daté de 20 h. 30. L'entente par téléphone doit avoir été complète, puisque le général, à la réception de l'ordre de Joffre, n'eut rien à changer à ses directives.

Ainsi le général Galliéni premier renseigné a forcément été le premier à pouvoir saisir les avantages de la nouvelle situation. En avertissant son chef, il n'a fait que son devoir, en lui faisant voir les succès qu'on pouvait escompter, il a donné une nouvelle preuve de capacités depuis longtemps reconnues, en insistant il a fait une œuvre de foi. Son mérite est donc grand, très grand même ; si le rétablissement a eu lieu sur la Marne et non plus au Sud, c'est à lui, semble-t-il bien, qu'on le doit ; mais vouloir lui attribuer le mérite même du rétablissement, c'est aller trop loin. Quoi qu'en dise le général Le Gros, et beaucoup d'autres, la manœuvre était conçue depuis quinze jours; personne, pas même le généralissime n'avait pu dire quand cette manœuvre serait réalisable: « lorsque la 5e armée ne sera plus menacée d'encerclement », avait-il déclaré. Le moment venu a été signalé par celui de ses lieutenants qui était le mieux placé pour le discerner et la manœuvre a eu lieu.

Si elle a réussi, c'est par la prévoyance, par l'activité et le sang-froid du chef et personne autre que lui je pense n'a pris ces mesures habiles grâce auxquelles les renforts sont toujours arrivés à temps et au bon endroit. Je crois donc qu'autant il serait injuste de refuser au général Galliéni la très grande part qu'il a prise à la bataille libératrice, autant il

serait peu équitable de la lui attribuer en entier. Dans cette immortelle bataille de la Marne, il y a vraiment place pour deux gloires !

Et puis, tout était-il perdu si la retraite derrière la Seine s'était effectuée ? Rien ne le prouve. Le choix de cette ligne de retraite qui effraie si fort et rétrospectivement le général Le Gros, n'excluait pas absolument, semble-t-il, une manœuvre « de la Marne ». L'armée Maunoury laissait subsister la menace sur le flanc et même sur les derrières de l'ennemi une partie de l'armée était en bonne posture de défense derrière la Seine, le reste avait le champ libre et pouvait manœuvrer. Verdun était bien momentanément abandonné à son sort, mais accrochant un corps d'armée ennemi ou deux, Toul le remplaçait comme pivot de droite ; par cette place et par le plateau de Haye on se soudait aux armées de Lorraine et la partie n'était pas nécessairement perdue.

Le général Le Gros traite encore un point très discuté. Celui de l'engagement de la bataille de l'Ourcq, le 5, à midi. Il défend le général Galliéni du reproche qu'on lui a adressé d'avoit attaqué prématurément et estime au contraire qu'en tardanr davantage tout eût été compromis. Pour ma part, j'incline à croire que reproches comme approbation sont parfaitement inutiles, car il se pourrait bien que Galliéni n'ait pas eu du tout l'intention d'attaquer le 5 et que s'il s'est battu ce jour-là, c'est qu'il n'a pu faire autrement. Je m'explique.

La 6e armée devait être prête à franchir l'Ourcq entre Lizy sur Ourcq et May en Multien, en direction générale Château-Thierry, le 6 au matin. L'offensive était donc fixée pour ce jour-là. Le général Le Gros nous dit que le général Galliéni, ayant appris qu'une flanc-garde ennemie, évaluée à un corps d'armée, avait pris position à l'ouest de l'Ourcq, s'était vu forcé de la déloger afin de pouvoir atteindre ses objectifs sur la rive ouest de l'Ourcq. « Voilà la raison, dit-il, pour laquelle il engagea l'action le 5 à midi. » Le général Le Gros possède sans doute des sources de renseignements dont nous ne disposons pas, mais cependant je ne puis me défendre d'éprouver des doutes sur la version qu'il nous donne. Comment, en effet, l'auteur qui est rempli d'une admiration bien

légitime pour le gouverneur de Paris, peut-il admettre que celui-ci aurait engagé la bataille du 5 alors qu'il n'avait que la moitié de ses troupes à disposition ? Le principe de la concentration des forces eût été violé d'une façon par trop criante. En effet, la 6e armée a combattu le 5 avec le groupe Lamaze (55e et 56e divisions) et la brigade marocaine. Le 7e corps (14e et 63e divisions) se trouvait à une demi-journée de marche en arrière de l'aile gauche et ne put intervenir. Il est difficile d'admettre que tant le général Galliéni que le général Maunoury aient volontairement engagé la bataille dans ces conditions. Il est vrai que le général Le Gros ne tient pas compte de ces faits puisque précisément il approuve le commandant de la 6e armée d'avoir attaqué son adversaire à un moment où ce dernier ne disposait que d'effectifs « infiniment inférieurs aux siens ». Je crois bien que ce ne fut pas le cas.

D'après ce qu'on sait, du reste, Français comme Allemands furent surpris de se rencontrer. L'infanterie de la 55e division semble s'être trouvée encore en formation de marche au moment de la prise de contact. C'est sur une batterie française qui sortait d'Yverny et qui allait prendre ses cantonnements que fut tiré, dit-on, le premier coup de canon allemand. L'engagement du 5 présente bien le caractère d'un combat de rencontre dans lequel la surprise a joué un rôle. Il semble donc que c'est le hasard bien plus que la volonté de Galliéni qui ait provoqué le déclenchement de la bataille ou, à proprement parler, la force des choses, car en obéissant à l'ordre reçu, en allant se placer face à son objectif, la 6e armée devait forcément se heurter à la flanc-garde allemande. Elle allait être surprise en pleine manœuvre de concentration et d'alignement.

Intentionnel ou non, l'engagement du 5 était-il prématuré, ou bien, comme le prétend le général Le Gros, a-t-il au contraire sauvé la situation ? Il me paraît inutile d'épiloguer sur cette question tant qu'on ne connaît pas les intentions qu'avaient les Allemands. Le corps de réserve Schwehrin avait pour l'accomplissement de sa mission le choix entre plusieurs solutions. Il pouvait s'organiser sur la rive ouest de l'Ourcq et attendre l'attaque sur de très fortes positions, mais avec la rivière à dos. Dans ce cas, l'offensive de Maunoury remise au 6

avec toutes forces réunies eût eu plus de chances de succès, malgré les quelques heures laissées aux Allemands pour se fortifier.

Le général Schwehrin pouvait aussi se porter plus au sud, suivant comme échelon de droite la direction de marche des armées allemandes. En le faisant, il couvrait moins bien les lignes de communication, mais il se trouvait moins en l'air et avait la barrière de l'Ourcq ou de la Marne entre lui et l'ennemi. Une attaque le 6 pouvait le prendre à revers ou aussi pendant sa marche.

Enfin, la flanc-garde pouvait se porter offensivement de l'Ourcq en direction de Paris à la rencontre des troupes de forces inconnues dont elle ne devait certainement pas ignorer complètement l'existence. Cette détermination assez plausible peut avoir été celle qui a amené le combat du 6. Là encore, le général Maunoury n'avait aucun intérêt à brusquer les choses avant d'avoir tout son monde sous la main. Enfin, en attaquant seulement le 6, on avait une chance pour que le IIe corps allemand qui se serait probablement trouvé ce jour-là aux prises avec les Anglais ne pût se dégager aussi rapidement et aussi complètement qu'il le fit dans la nuit du 5. Le IVe corps de réserve aurait reçu moins de renforts et les aurait reçus plus tard, trop tard peut-être.

Je n'ai relevé que quelques-uns des points traités dans le très intéressant ouvrage du général Le Gros ; on fera bien de le lire. Le lecteur y verra revivre la grande figure de celui que l'auteur appelle très justement « un véritable homme de guerre », il en admirera l'énergie, le coup d'œil et la décision. Lui attribuera-t-il, comme le général Le Gros, le mérite entier du redressement de la Marne, c'est une autre question.

H. P.